

## ANALYSE ÉNONCIATIVE DU POINT DE VUE, NARRATION ET ANALYSE DE DISCOURS

Alain Rabatel\*

**RÉSUMÉ:** Cet article montre que l'analyse énonciative du point de vue (PDV), en rupture avec la typologie des focalisations de Genette, peut renouveler partiellement la narratologie, à la condition de substituer à l'*approche immanentiste du récit* une *analyse interactionnelle de la narration*. L'article présente d'abord l'approche énonciative du PDV, en appui des théories de Ducrot, et, sur cette base, propose diverses modalités de PDV (représenté, raconté, asserté) qui donnent corps au point de vue des personnages ou du narrateur en modifiant sensiblement les analyses de Genette. Dans une deuxième partie, l'article envisage le rôle des PDV dans la narration, notamment dans la réévaluation des dimensions cognitive et pragmatique de la mimésis, puis dans les mécanismes inférentiels-interprétatifs, proches du système de sympathie de Jouve, enfin, dans la revalorisation du rôle du narrateur • puisque ce dernier se construit dans le même temps qu'il construit ses personnages.

**MOTS-CLÉS:** Approche énonciative du point de vue; analyse interactionnelle de la narration; dimensions cognitive et pragmatique de la mimésis; mécanismes inférentiels-interprétatifs. yse interactionnelle de la narration; dimensions cognitive et pragmatique de la mimésis ; mécanismes inférentiels-interprétatifs Approche énonciative du point de vue, Analyse interactionnelle de la narration; dimensions cognitive et pragmatique de la mimésis;.

**C**et article entend présenter brièvement comment l'analyse énonciative du point de vue (PDV), en rupture avec la typologie des focalisations de Genette, peut renouveler partiellement la narratologie. Pour ce faire, il propose de considérer un certain nombre d'outils (schéma actantiel, schéma quinaire du récit, isotopie etc.) non plus seulement comme des

---

\* IUFM de Lyon, ICAR, UMR 5191, CNRS, Université Lumière-Lyon 2, France.

organisateurs de la diégèse, mais aussi comme des indicateurs de points de vue sur l'histoire comme sur sa narration, et donc comme des moyens de connaissance par lesquels scripteur et lecteur construisent leur être au monde à travers leur rapport au monde, dans une posture réflexive qui sait faire leur place aux émotions (cf. les phénomènes empathiques) comme aux sensations esthétiques. Un tel choix théorique suppose de dépasser l'*approche immanentiste du récit* pour s'appuyer sur une *analyse interactionnelle de la narration*, inscrite elle-même dans le cadre de l'analyse de discours, du moins telle qu'elle a été développée par Maingueneau (2004), à propos de l'analyse des textes littéraires, et par Amossy (2006), notamment pour l'analyse de la dimension argumentative indirecte à l'œuvre dans les récits.<sup>1</sup>

La rupture avec les approches du récit qui font de la surface du discours la manifestation de structures profondes immanentes n'implique pas l'abandon des outils qui représentent le schéma actantiel, les parcours sémiotiques entés sur le carré sémiotique, les schémas ternaire ou quinaire du récit, les isotopies. Elle invite au contraire à les reconsidérer, dans des cadres théoriques qui permettent d'appréhender plus finement le jeu interactionnel des personnages (cf. les théories de l'action, les théories de faces) ainsi que les enjeux de la narration (analyses pragmatiques des actes de discours, de l'effacement énonciatif, de l'argumentation directe ou indirecte). Un des biais à même d'opérer le décentrement théorique en cours du *récit* vers la *narration* paraît être l'approche énonciative et interactionnelle du/des points de vue.

---

<sup>1</sup> Cette présentation est loin d'épuiser la question, du point de vue de l'analyse de discours pour le texte littéraire. Notamment, il manque ici l'articulation des textes, des auteurs, avec les *configurations discursives* qui les ont vu naître. De telles analyses peuvent difficilement être conduites de conserve dans le cadre d'un article, surtout lorsqu'on présente des exemples variés. Le lecteur trouvera toutefois des pistes intéressantes dans Delormas 2006, et, bien sûr, dans l'ouvrage de référence d'Amossy et Maingueneau 2003, qui dévoile la diversité des approches s'inscrivant plus ou moins fortement dans le paradigme de l'AD.

Dans sa critique serrée des travaux structuralistes sur le récit, Bres (1994) souligne que le récit ne se réduit pas à un ensemble monologique de structures décontextualisées et de clôtures internes renvoyant à un sens immanent, à une structure profonde (refusant toute dimension "psychologisante" et/ou "sociologisante", sous sa version autotélique dure). En référence aux travaux de Bakhtine et de Labov, Bres met en relief la dimension socio-historiquement construite du sens qui découle des rapports pratiques des hommes entre eux et avec le monde:

On n'atteint jamais le sens des choses, mais le sens donné aux choses. Le sens advient au langage du rapport de l'homme au monde; mais, parallèlement, les rapports de l'homme au monde passent par le langage. La relation entre langage et monde n'est donc pas mécaniste mais dialectique. Le langage ne décalque pas le monde: il le découpe selon le travail de l'homme. (Bres, 1994, p. 33)

Dans cette conception matérialiste<sup>2</sup> du récit, il n'y a pas de signifié préexistant,<sup>3</sup> par conséquent toute conception de l'antériorité de la narrativité (en tant que structure profonde immanente) sur la manifestation du récit fait l'impasse sur la dimension dialogique de la construction du récit, dimension dialogique qui émerge certes fortement dans le cadre du récit oral en situation dialogale, mais qui opère *aussi* dans le cadre de récits littéraires écrits. Il s'ensuit que "le narré n'est pas logiquement antérieur au narrateur; il est bien plutôt le produit de la fonction référentielle du langage dans son interaction avec la praxis" (ibid., p. 34). Dans la perspective interactionnelle des récits, l'anthropomorphisation des

---

<sup>2</sup> Cf. encore: "Nous dirons que la conception sémiotique qui dérive le faire du récit des transformations de la structure profonde est idéaliste. L'organisation de la signification *procède de* et non *précède* l'action de l'homme sur le monde. C'est par/pour son agir que l'homme donne du sens au monde. La signification n'est pas toujours-déjà là". (ibid., p. 35)

<sup>3</sup> Les notions d'omniscience ou de restriction de champ ne perdurent que par rapport à cette représentation immanente encore dominante du récit. À quoi s'ajoute la force des "évidences" de l'expérience commune (en tant qu'individu, je ne peux pas tout savoir; le narrateur sait tout puisqu'il invente tout *ou puisqu'il raconte une histoire qui s'est déjà passée, en narration ultérieure*).

récits “est la *mise en spectacle* par laquelle l’homme se représente les rapports praxis transformatrice/praxis linguistique” (ibid., p. 36).

Dans cette optique, les relations énonciatives à l’œuvre dans le récit ne sont donc pas seulement la mise en scène d’un texte pré-établi ou la manifestation de l’intentionnalité toute puissante de l’écrivain. Elles fonctionnent comme des didascalies, des indications scéniques de nature procédurale, indiquant au destinataire comment s’appropriier le texte, à partir de quels centres de perspective (tel ou tel acteur, actant ou narrateur), comment penser leurs relations, afin de faire émerger une signification co-construite par le lecteur, sur la base des instructions du texte et des choix d’empathisation effectués par le lecteur (Rabatel, 2004b, 2005a). On opère ainsi un décentrement majeur: l’unité du récit n’est plus du côté du raconté, de l’énoncé, de ses structures, mais du côté de son énonciation, et de sa coénonciation pour ce qui relève de la part du lecteur.

Mais, avant d’examiner quelques apports de l’analyse du PDV à la narration, il est indispensable de présenter, fût-ce rapidement, les grandes lignes d’une approche énonciative qui prend ses distances avec la narratologie d’essence structuraliste proposée par Genette.

## 1. L’APPROCHE ÉNONCIATIVE DU POINT DE VUE

Sous sa forme la plus générale, le PDV se définit par les moyens linguistiques par lesquels un sujet<sup>4</sup> envisage un objet,<sup>5</sup> à tous les sens du terme envisager,<sup>6</sup> que le sujet soit singulier ou collectif et l’objet, concret ou langagier. Le sujet, responsable de la référen-

---

<sup>4</sup> Ou focalisateur (Genette, 1972, 1983), énonciateur (Ducrot, 1984), sujet de conscience (Banfield, 1995), sujet modal (Bally, 1965), foyer d’empathisation (Forest, 2003), centre de perspective (Lintvelt, 1981) etc.

<sup>5</sup> Ou focalisé (Bal, 1977).

<sup>6</sup> Allant de la perception à la représentation mentale, telles qu’elles s’expriment dans et par le discours.

tion de l'objet, exprime son PDV tantôt directement, par des commentaires explicites, tantôt indirectement, par la référenciation, c'est-à-dire à travers les choix de sélection, de combinaison, d'actualisation du matériau linguistique.<sup>7</sup> Ces phénomènes opèrent dans tous les cas de figure, depuis les choix les plus subjectifs aux choix apparemment les plus objectivants, depuis les marques les plus explicites aux indices les plus implicites.

### 1.1. Les instances du point de vue

Dans mon approche du PDV (librement inspirée de Ducrot 1984), le locuteur est l'instance qui profère un énoncé, selon un repérage déictique ou anaphorique, tandis que l'énonciateur,<sup>8</sup> proche du sujet modal de Bally, assume l'énoncé dans la mesure où les évaluations, qualifications, modalisations et jugements sur les objets du discours sont donnés à travers sa subjectivité et sont validés/validables par ce dernier.<sup>9</sup> Souvent, les énoncés reposent sur un syncrétisme locuteur/énonciateur, comme à chaque fois que le locuteur pense ce qu'il dit et dit ce qu'il pense – ou feint de dire ce qu'il pense.

---

<sup>7</sup> Traiter du PDV à partir de marques linguistiques permet d'avancer dans la discussion des arguments opposables, mais présente aussi l'inconvénient, en première analyse du moins, de paraître ne valoir que pour le français, en raison des spécificités de chaque système linguistique. En réalité, il n'en est rien, vu la similitude des phénomènes cognitifs et des marques qui jouent un rôle identique dans de nombreuses langues. La théorie du PDV ici présentée peut donc prétendre à une certaine généralité – à condition de prendre les plus extrêmes précautions pour ne pas transposer telles quelles des analyses et des marques qui n'auraient pas leur équivalent tel ou tel système – car, au-delà de leurs différences, les langues sont toutes traversées à un degré ou à un autre par l'hétérogénéité énonciative, c'est-à-dire par l'intrication des voix des autres dans son propre discours, phénomène fondamental pour la théorie du PDV.

<sup>8</sup> Charaudeau et Maingueneau, 2002, p. 220-4 et 226.

<sup>9</sup> Il y a intérêt à distinguer théoriquement ces deux actualisations, même si elles vont souvent de pair: cf. Rabatel, 2005d.

Mais le locuteur/énonciateur primaire peut aussi développer dans son discours des PDV<sup>10</sup> qu'il ne partage pas nécessairement, comme dans l'ironie, les hypothèses, le discours indirect libre, ou encore dans les énoncés délocutés qui expriment un PDV, dans les narrations hétérodiégétiques au passé, comme dans

(1) <sup>17,41</sup> Le Philistin regarda et, quand il aperçut David, il le méprisa: *c'était un gamin, au teint clair et à la jolie figure.* (Premier Livre de Samuel, 17, 41. TOB, p. 542)

Le texte installe Goliath en sujet de la perception (il “regarda”), qui précise la nature de cette perception intentionnelle (“il le méprisa”): le “quand” équivaut à un “dès que”, indiquant que Goliath a sciemment regardé David pour déterminer si cet individu allait être un adversaire redoutable. Le texte ne fait pas que prédiquer la perception dans le premier plan (dont le temps prototypique est le passé simple), en la rapportant sous une visée globale. Avec le passage à l'imparfait,<sup>11</sup> du fait de la visée sécante de cette forme de second plan, le lecteur se trouve au cœur de la perception: le texte déploie à ce moment les détails ou parties de la perception (aspect général, teint, visage).<sup>12</sup> Le lecteur comprend en effet, sans que le Philistin dise un mot, que le terme “gamin”, la mention de “la jolie figure”, à la grâce quasi féminine, tout comme celle du teint clair, qui caractérise davantage les femmes que les hommes, connotent le mépris du mâle viril en son âge mûr pour un jeunot qui ne fait pas partie du monde des hommes virils, et n'est donc pas un adversaire digne de sa force.

<sup>10</sup> Référés à un énonciateur intra-textuel.

<sup>11</sup> L'imparfait est le temps prototypique du second plan (Combettes, 1992). Parler de temps “prototypique” revient à dire que c'est le temps le plus fréquemment rencontré, mais que d'autres temps peuvent jouer ce rôle, comme un participe présent... à l'instar de celui qui figure dans le texte hébraïque.

<sup>12</sup> Tels sont, rapidement présentés, les mécanismes sur lesquels repose le PDV représenté, consistant en un développement des perceptions (et des pensées qui leur sont associées) dans le deuxième plan du texte. On se reportera à Rabatel, 1998, chapitre 1, pour une analyse linguistique plus détaillée.

Ainsi, cet énoncé, écrit par le narrateur, qui correspond au locuteur/énonciateur premier, met-il en scène un énonciateur intra-textuel, Goliath, qui est la source énonciative d'un PDV, sans que ce PDV corresponde à un discours de Goliath, puisque ce dernier n'a littéralement rien dit. Autrement dit, le PDV représenté est un fragment descriptif qui pourrait être paraphrasé par une sorte de monologue intérieur implicite, du type: "Ce mignon jeune homme, je vais n'en faire qu'une bouchée!" Le locuteur/énonciateur premier rapporte ce PDV, sans reprendre à son compte sa connotation méprisante,<sup>13</sup> même s'il entérine la dénotation du contenu propositionnel, à savoir la jeunesse et la beauté de David, en l'absence de distanciation épistémique.

Quelles conclusions d'ordre narratologique tirer de cette analyse énonciative? Si les sources du PDV sont les énonciateurs, dès lors, il ne peut y avoir de catégories de PDV, en lien avec une source énonciative, que rapportées à un substrat linguistique. Cette réalité énonciative explique qu'il existe bien un authentique PDV du narrateur, lorsque les objets du discours sont référencés sans passer par le prisme perspectif d'un personnage saillant. Ce serait le cas en (2) si David était décrit avec les mêmes expressions, sans qu'elles soient référées à Goliath:

(2) David apparut. *C'était un gamin, au teint clair et à la jolie figure, un adversaire qui ne méritait pas le respect.*

L'idée d'une focalisation zéro (que Genette glose comme absence de focalisation, comme point de vue du narrateur ou comme focalisation variable résultante de toutes les focalisations – gloses contradictoires, incompatibles pour une définition scientifique –)

---

<sup>13</sup> La distanciation axiologique est discrète, mais elle existe à travers le contraste entre le verbe "mépris" et la qualification de David: les attributs, orientés positivement, n'appellent en principe pas le mépris, sauf à être interprétés à travers le prisme sadique de l'homme sûr de sa force, qui ramène les relations humaines au choc des corps à corps à mort. Cette distanciation indique une dissonance entre le narrateur et le personnage percevant. Dans le cas contraire, on parle de consonance: cf. Cohn, 1981; Rabatel, 1998, chapitre 4, et 2001.

ne résiste pas à l'analyse. Et pas davantage la focalisation externe, contrairement à ce que prétend Rivara (2000).<sup>14</sup> Bal (1977), voilà longtemps, a bien souligné cette confusion entre focalisation "par" (un sujet focalisateur/une instance) et focalisation "sur" (un objet focalisé), reversant la focalisation externe du côté de la description objective du focalisé. L'approche anglo-américaine qui distingue seulement entre point de vue externe (le narrateur) et point de vue interne (le personnage) va dans le même sens que mes propositions, quand bien même on peut discuter du bien fondé linguistique de la dénomination "externe"<sup>15</sup>. Là est le point fondamental, énonciatif, du différend avec Genette. Je n'ai pas la place ici de reprendre la démonstration de 1997 (jamais démentie depuis): les exemples allégués comme focalisation externe relèvent soit d'un PDV du personnage soit d'un PDV du narrateur "en vision externe", c'est-à-dire limitée à la description d'un aspect "externe" d'un objet,<sup>15</sup> telle la description d'un habillement, d'un objet, et exprimée dans des énoncés objectivants, avec énonciation historique, et surtout, sans traces manifestes de subjectivité.

Outre le différend fondamental avec Genette sur le nombre et la nature des instances du PDV, il existe un désaccord sérieux sur l'attribution d'un volume du savoir intangible accolé à chaque perspective, depuis l'omniscience narrative à la rétention d'information maximale en focalisation externe.<sup>16</sup> Or l'omniscience est une donnée qui ne se vérifie pas toujours dans les textes, selon les genres, les types de narrateur, les stratégies d'exposition etc.; au demeurant, pour autant qu'elle est manifeste, elle n'est pas non plus réservée aux seuls narrateurs, puisqu'il existe des personnages

---

<sup>14</sup> Voir Rabatel 2007b pour une discussion détaillée.

<sup>15</sup> Ainsi la description physique ("externe") de David comporte des traces de la subjectivité ("interne") de Goliath, c'est pourquoi j'ai abandonné cette dichotomie (Rabatel, 1997) sans fondement linguistique.

<sup>16</sup> Outre qu'il n'y a pas de "foyer" ou de source énonciative pour la FE, les fragments qui relèvent d'une vision "externe" d'un objet de discours appréhendé par un focalisateur personnage ou narrateur peuvent comporter beaucoup d'informations, comme le constate n'importe quel lecteur de Balzac...



savants (Rabatel, 2000) et que, d'une façon générale, la thèse selon laquelle les personnages auraient un point de vue limité (à la vision externe, selon Vitoux, 1982), parce qu'ils ne pourraient pas accéder aux pensées des autres personnages, ne résiste pas à un examen linguistique minutieux, comme le montrent les exemples analysés dans le chapitre 12 de mon ouvrage de 1997. Le fait qu'un personnage puisse évoquer notamment par le discours rapporté des pensées est l'indice le plus sûr de ce que les personnages, en tant que centre de perspective narrative, peuvent accéder à l'intériorité des personnages, ou, du moins, la représenter, comme le narrateur, avec les mêmes marges de certitude et d'erreur. Certes, ce savoir actorial nécessite la caution du narrateur: en ce sens, il y a bien une différence entre les instances auctoriale et actoriale,<sup>17</sup> mais elle concerne la confiance. Bref, l'introspection d'autrui est possible à un personnage, contrairement à ce qu'écrit J. Lintvelt: "adoptant la perspective d'un acteur, le narrateur est limité à l'extrospection de cet acteur-percepteur, de sorte qu'il ne pourra donner qu'une présentation externe des autres acteurs" (Lintvelt, 1981, p. 44).

1.2. Les différentes modalités du point de vue: dialogisme des points de vue représentés, racontés et assertés

Le PDV correspond donc à ce qui, dans la référenciation linguistique des objets (du discours) révèle, d'un point de vue cognitif et axiologique, une source énonciative particulière et indique, explicitement ou implicitement, ses représentations, et, éventuellement, ses jugements sur les référents. Cette définition permet de rendre compte des parentés entre PDV et discours rapporté d'une

<sup>17</sup> On pourrait objecter que le savoir des personnages tient à leur statut de *narrateur*-personnage, auteur de récits enchâssés. L'objection se retourne contre ses auteurs: le fait qu'un personnage puisse jouer un rôle de narrateur second démontre l'inanité des arguments qui cantonnent les personnages à un savoir limité. Cela ne conduit pas à minorer les différences de fonction et de statut: la supériorité cognitive du personnage-narrateur, supérieure à celle de tout autre personnage, est moindre que celle du narrateur premier.

part, PDV et assertion d'autre part, sans restreindre le PDV aux perceptions ou au seul genre narratif: il y a PDV lorsque la référen-  
ciation de l'objet renvoie en sus à la représentation d'un énonciateur,  
même en l'absence de jugement explicite (même si sa présence  
favorise bien évidemment le repérage du PDV), que l'objet du  
discours soit une opinion ou une perception, que ces dernières  
paraissent dans une description, une narration, une information,  
une explication ou une argumentation.

Cela signifie que le PDV ne se limite pas à l'expression des  
perceptions représentées, telles que je les ai analysées dans Rabatel  
(1998), même si je ne renie pas ces analyses ; tout simplement,  
elles ne sont pas, n'ont jamais prétendu être le tout du PDV. En ce  
sens, discours rapportés (Rosier, 1999) et PDV sont des sous-  
ensembles de la problématique générale du dialogisme. Paroles,  
pensées et perceptions peuvent être rapportées/représentées selon  
des schémas syntaxiques et énonciatifs identiques, empruntant le  
rapport direct (3), indirect (4), indirect libre (5),<sup>18</sup> ou dans une  
perception "narrativisée" analogue au discours narrativisé (6):

(3) Le Philistin regarda et, quand il aperçut David, il le méprisa: *c'est un  
gamin, au teint clair et à la jolie figure.*

(4) Le Philistin regarda et vit *que David était un gamin, au teint clair et à la  
jolie figure.* Il le méprisa.

(5) Le Philistin regarda et, quand il aperçut David, il le méprisa: *c'était un  
gamin, au teint clair et à la jolie figure.* (Premier Livre de Samuel, 17, 41. TOB,  
p. 542)

(6) Le Philistin regarda et vit David, *un gamin gracile, méprisable.*

Ces formes de comptes rendus de perception peuvent être  
regroupées dans un continuum, en fonction de leur plus ou moins

---

<sup>18</sup> En l'absence de verbe de parole ou de pensée, beaucoup de cas limites de DIL peuvent  
s'interpréter comme PDV représenté.

grand degré de visibilité et leur plus ou moins grande aptitude à exprimer l'intériorité, la subjectivité et la réflexivité des énonciateurs:

- Le PDV **embryonnaire** ou **raconté** (Rabatel, 2000, 2001, 2004b) correspond aux PDV perceptifs *limités à des traces dans le premier plan*, comme en (6).
- Le PDV **représenté** (Rabatel, 1998, p. 54, 2001, 2003) exprime les comptes rendus de perception (éventuellement associés à des paroles ou des pensées) *développés dans le second plan*, comme dans les italiques de (1), (5).

Le PDV **asserté** (Rabatel, 2003) correspond aux PDV *s'exprimant par des paroles ou des pensées, à l'instar des formes conventionnelles du DR* (3), (4) ou dans des *assertions* (en dehors du contexte du DR) complètes voire même embryonnaires: évoquer la police en parlant de "gardiens de la paix" ou de "forces de l'ordre" ne dit pas la même chose relativement au rôle de la police et à la conception des rapports sociaux.

En ce sens, le PDV embryonnaire n'est pas une absence de PDV, c'est un PDV minimal, moins réflexif et subjectivant qu'un PDV asserté, mais c'est déjà un PDV – du personnage ou du narrateur, selon l'énonciateur – (Rabatel, 2003).

La question des marques internes et externes du PDV n'est pas abordée longuement ici, faute de place: cf. Rabatel 1998, 2003. Disons simplement que plus la référenciation compte de subjectivèmes (Kerbrat-Orecchioni, 1981),<sup>19</sup> plus le PDV est sensible, mais cela ne doit pas conduire à faire conclure que l'absence de marques subjectives équivaldrait à une absence de PDV ou à une "objectivité" du narrateur ou à un degré zéro de la narration du

---

<sup>19</sup> Ainsi, au plan de la cohésion nominale, des dénominations lexicales comportant des jugements de valeur appréciatifs ou dépréciatifs ou certaines marques d'actualisation du nom, les présentatifs, les connecteurs, sans compter le rôle des formes verbales. (7) Le Philistin regarda et, quand il aperçut David, il le méprisa: **mais c'était un gamin, cet éphèbe** au teint clair et à la jolie figure.

narrateur. Leur prise en compte montre que tous les PDV peuvent être objectivants ou subjectivants et qu'il n'y a donc pas lieu de simplifier outrageusement les choses en disant que le PDV du narrateur hétérodiégétique serait, par définition, un PDV objectif, tandis que le PDV du personnage serait par définition subjectif. Ce genre de confusion entre origine et expression linguistique de la subjectivité accorde une confiance trop naïve en l'idée que la narration serait si "objectivante" que "personne ne parle ici, les événements semblent se raconter d'eux-mêmes", affirmation de Benveniste contredite par la présence de marqueurs de subjectivité de toute nature, y compris dans les textes écrits avec une énonciation historique, parce que les repérages anaphoriques n'empêchent pas qu'affleurent des traces du sujet modal (cf. Rabatel, 2004a et 2005d, p. 117-20).

## 2. LES POINTS DE VUE DANS LA NARRATION

Cette énonciation narrative en acte, que Labov (1972/1978) met au jour à partir des récits oraux, est évidemment très marquée dans les interactions orales. Mais la dimension interactionnelle existe aussi, fût-ce sous une forme médiatisée, dans les récits écrits, littéraires ou non.<sup>20</sup>

---

Ces marques peuvent se cumuler avec un nombre infini de marques syntaxiques exprimant le dialogisme (question rhétorique, concession, réfutation, rectification, confirmation, renchérissement, négation, focalisation etc.) et, plus elles sont nombreuses, plus elles contribuent à l'expression subjectivante et réflexive des PDV. Pour une bibliographie plus complète, cf. <http://icar.univ-lyon2.fr/membres/arabatel>

<sup>20</sup> Que l'œuvre littéraire soit affaire d'expression, certes, mais de communication, c'est, pour d'aucuns, plus discutable. Cette thèse anti-communicationnelle a pu recevoir le soutien de certains travaux de linguistes mettant en avant le fait que l'énonciation de type "récit", déconnectée des paramètres de la situation d'énonciation, renvoyant à une attitude de locution distanciée, sans préoccupation d'influer sur le destinataire, reposant sur un texte quasiment sans énonciateur ("personne ne parle ici, le récit semble se raconter de lui-même"). Ces représentations, alimentées par les travaux parfois contradictoires de Benveniste (et des lectures réductrices), ont été justement rectifiées (cf. Rabatel, 2004a, 2005d).

*Filol. lingüist. port.*, n. 9, p. 345-368, 2007.

2.1. Reconception de la mimésis: la dimension cognitive et pragmatique de la re-présentation

Prendre au sérieux cette dimension pragmatique entraîne une reconception du mimétisme, qui dépasse l'approche vériste qui se déploie sans limites dans les représentations idéalistes du récit.

La construction textuelle du mimétisme n'a rien à voir avec la conception idéaliste du mimétisme vériste, car elle résulte d'une interaction dialectique entre le monde et les sujets parlants (et interprétants), d'une *reconfiguration* de l'expérience, ainsi que le dit Ricœur dans *Temps et récit*, cette dimension configurante étant une sorte d'interface entre mimésis 1 (la dimension préfigurante) et mimésis 3 (la dimension refigurante par laquelle le lecteur s'approprie le texte sur la base des interactions entre mimésis 1 et 2).<sup>21</sup>

Le PDV permet en tant qu'activité cognitive de concevoir le mimétisme comme une re-présentation, et cette activité configurante qui rend l'énonciateur à l'origine de la référenciation d'autant plus crédible qu'elle est globale, intégrant non seulement les actions ou les paroles des personnages, mais encore le prisme perceptif/cognitif à travers lequel des scènes, des pauses, des sommaires sont appréhendés. Les centres de perspective (personnage ou narrateur) sont ainsi la résultante d'une double mimésis (Rabatel, 2004b) qui construit et garantit le personnage à partir d'une re-présentation de l'objet opérée par le travail perceptuel et cognitif du sujet. Le mimétisme ainsi conçu est traversé par la question de la réflexivité, puisqu'il correspond aux efforts du sujet pour s'approcher au plus près de la réalité de l'objet, conformément à l'usage qu'il veut faire de sa représentation, mais aussi conformément à l'usage de celle-ci, dans l'interaction où il se trouve pris.

Cette dimension pragmatique explique que le récit alimente une dimension argumentative indirecte (Amossy, 2006), c'est-à-dire qui ne repose pas sur l'appareil logique de la démonstration et de la

---

<sup>21</sup> Voir Ricœur, 1983, p. 87-117.

logique naturelle, mais sur des topoï, des représentations doxiques qui alimentent une stratégie inférentielle certes moins contrainte que l'argumentation logique à base syllogistique (Grize, 1990), mais néanmoins dirigée par les instructions du texte, notamment la référenciation, en sorte que les re-présentations orientent l'interprétation du destinataire, qu'il s'agisse du lecteur, et, en amont, des interactants. Ces formes d'argumentation indirectes basées sur les inférences sont particulièrement efficaces, dans la mesure où elles reposent sur des manières de voir qui ne s'expriment pas dans des jugements explicites, reposent sur une forte connivence ; au surplus, comme elles ne se présentent pas comme des argumentations, elles n'alimentent pas de contre argumentation (Plantin, 2002, p. 240-1, Rabatel, 2004a).

De tels mécanismes fonctionnent dans tous les récits, et pas seulement dans les textes littéraires. On a ainsi montré que certains articles de presse à schéma narratif souple pouvaient reposer sur ces stratégies, par exemple les articles qui font le bilan d'une période, d'un cycle événementiel, à l'instar d'une législature, d'une campagne électorale etc. La campagne du référendum pour la constitution européenne de mai 2005 a fait l'objet d'une sorte de récit, avec héros, anti-héros, adjuvants et opposants, épisodes à rebondissement et jeux de rôles rassemblés dans la structure souple d'un parcours narratif (de la victoire annoncée du oui à sa défaite), cependant que les deux journalistes jouant le rôle de narrateur étaient particulièrement discrets, en réduisant le récit premier au strict minimum, à l'exception de la titraille,<sup>22</sup> du chapeau, des légendes des photos et des verbes de parole qui soulignent le jeu des responsables (Rabatel, 2006, p. 78-83). Mais cet effacement du narrateur n'empêchait pas ce dernier de peser sur la lecture de l'événement, en représentant ce dernier sous la forme de l'éternel affrontement de grands fauves politiques (Chirac, Hollande, Fabius etc.), selon une théâtralisation

---

<sup>22</sup> L'article était intitulé "La campagne a déchaîné les passions françaises" (*Le Monde*, 29 mai 2005).

qui flatte les stéréotypes<sup>23</sup> les plus éculés de la vie politique, réduite à une lutte de place (pour les politiques) et à une gesticulation passionnelle (pour le peuple hostile au traité). Représentation bien évidemment non assumée dans des énoncés explicites des journalistes, que leur déontologie astreint à une certaine objectivité (que Koren 1996 invite à ne pas prendre pour argent comptant), mais qui sourd néanmoins de l'ensemble de la scénographie énonciative et de la mise en récit, comme du choix des photos.

L'activité de narration apparaît ainsi comme une stratégie intéressante de gestion des conflits, à l'écrit comme dans les interactions orales. Dans Rabatel (2005b), j'ai essayé de montrer comment, face à une interaction dissensuelle portant sur la rédaction d'un texte argumentatif rédigé à deux, émergent dans la rédaction collective du texte (et par rapport à l'élaboration collective du plan) des processus d'écriture qui narrativisent les arguments. Ces processus sont en effet présentés, énoncés, organisés sous la forme de scénarios fictifs qui sont un des biais par lesquels le locuteur fait passer des arguments qui ne recueillent pas l'assentiment du co-locuteur. En quelque sorte, l'argument d'être présenté comme une possible histoire, dans un possible univers de discours (ou espace mental) déconnecté de l'espace mental de l'interlocuteur, permet la poursuite de la rédaction *coopérative*. En d'autres termes, les arguments sont recatégorisés, dans le cadre d'une argumentation indirecte, selon un processus d'empathisation qui peut se résumer ainsi: "si ça arrive à d'autres, ça peut t'arriver à toi aussi". Ici encore, on constate que la dimension cognitive de la représentation du réel opère à des fins argumentatives particulièrement efficaces, dans la mesure où elles reposent sur des évidences partagées...

---

<sup>23</sup> Les stéréotypes ont eux aussi une dimension cognitive, au risque de surprendre ceux qui ont une approche, elle-même conventionnelle, de la dimension épistémique, basée sur l'invention et l'originalité...

2.2. Centres de perspective et dynamique interprétative

Multiplier les centres de perspective, montrer leur rôle dans la construction des parcours interprétatifs, c'est multiplier, enrichir, complexifier les voies d'accès aux textes.

L'analyse énonciative interactionnelle (ou pragmatique) des récits, basée sur l'approche énonciative/référentielle des différents PDV, permet ainsi au lecteur de pénétrer au plus près des enjeux dramatiques, des conflits éthiques et des beautés esthétiques de l'œuvre en épousant toutes les perspectives (celles des différents personnages comme celle du narrateur) et en étant au plus près des sources énonciatives et des enjeux qui résultent de ces manières de sentir, de parler, d'agir ou de raconter. Cela signifie que l'identification est loin de reposer seulement sur l'identification du lecteur à "celui qui agit", au premier chef au personnage principal. Autrement dit, pour paraphraser Barthes, "je suis celui qui a la même place que moi":

Point de vue représenté: "Je suis celui qui perçoit/pense à la même place que moi"; Point de vue asserté: "Je suis celui qui parle/pense à la même place que moi". Point de vue raconté: "Je suis celui qui raconte à la même place que moi" <sup>24</sup> ;
--

Ces mécanismes inférentiels-interprétatifs (proches du système de sympathie de Jouve (1992, p. 124-32) ; cf. Rabatel, 1997, p. 228-33) sont intéressants parce qu'ils installent le lecteur au cœur des personnages et du drame, et aussi au cœur de la machine narrative, en sorte que cette identification ne fait pas que ramener le lecteur à la situation du *lu* (Picard, 1986) ou du *lisant* ; elle lui permet, du cœur du drame qu'il reconstruit en se mettant à la place de chacun, de jouer un rôle de *lectant lisant et interprétant* (Jouve), étant à la fois dedans et dehors, avec tous les personnages dont le lecteur est capable de reconstruire le PDV et au-dessus d'eux par sa mobilité,

<sup>24</sup> Cf. Jouve, 1992, p. 129: "Je suis celui qui en sait autant que moi, qui découvre l'histoire par les mêmes voies que moi".



ce qui lui permet ainsi de dégager du sens depuis le cœur de l'œuvre et d'articuler l'*intentio operis* avec l'*intentio auctoris*.

La multiplication et la diversification des PDV est donc un phénomène crucial: non pas parce qu'elles invitent à se mettre à la place de tel ou tel personnage ou du narrateur, comme on vient de le dire, mais encore parce qu'elles reposent sur des modalités diverses et somme toute complémentaires de PDV, incitant le lecteur à tirer partie de toutes les informations du texte, y compris les plus apparemment "banales", les plus platement "mimétiques", dans la mesure où elles donnent des indications sur les personnages et sur le drame.

Je n'ai pas la place de développer longuement cette dimension, qui demanderait des exemplifications minutieuses, mais je m'appuierai sur un exemple universellement connu, le combat de David contre Goliath, dans le chapitre 17 du *Premier Livre de Samuel*<sup>25</sup> et, renvoie le lecteur à une publication récente pour un examen détaillé de l'ensemble. Il n'est pas sans signification de remarquer que le texte commence par présenter le peuple d'Israël en butte à un champion philistin menaçant qui inspire une terreur telle que la défaite des lignes d'Israël est annoncée, tandis que David n'émerge que progressivement dans le récit. Comme si ce texte, fondateur de ce que les théologiens appellent la "montée" de David (vers la royauté), manifestait par le jeu des PDV que David, à l'origine en position subalterne (c'est le cadet de Jessé, un berger), mérite de devenir le roi d'Israël à la place de Saül dont la carence est patente. Cette image d'un homme qui s'élève vers Dieu par ses mérites propres est constamment manifestée par le fait que le lecteur voit d'abord David agir (c'est un bon berger, un bon fils, un bon serviteur), avant de le voir venir aider ses frères, censés combattre. Or, dès que David arrive au camp, l'antithèse entre les Israélites d'un côté et les Philistins de l'autre est relativisée par la montée en puissance

---

<sup>25</sup> Voir l'*Ancien Testament* et, pour notre analyse, nous renvoyons le lecteur à Rabatel, 2007a.

dramatique d'une forte dichotomie entre les Israélites et David. Ce dernier parle peu, mais manifeste qu'il est inspiré par le Seigneur, et c'est cette foi qui le pousse à affronter Goliath, avec ses propres armes, et non avec celles de Saül lui propose. Le jeu des PDV repose sur quelques PDV représentés (cf. *supra*, exemple 1), et sur des PDV assertés plus nombreux, dans les dialogues. Mais le PDV dominant est le PDV raconté qui empathise avec David: nous le voyons agir (il parle relativement peu, et ses paroles préparent à l'action) –tandis que Goliath plastronne mais est vaincu. La prégnance de ce PDV fait sens.

Se construit ainsi une *théologie narrative*, en acte, qui privilégie la thèse d'un homme qui, par ses actions (par ses œuvres, pas seulement par sa foi), s'élève jusqu'à Dieu: lecture d'autant plus intéressante que le familier de l'*Ancien Testament* sait que le chapitre antérieur évoque une autre version de la montée de David, qui bénéficie de l'oïnt du Seigneur, et donc qui est choisi par Dieu pour être le futur roi d'Israël en raison de sa foi. Le *Premier livre de Samuel* porte ainsi la trace de deux traditions différentes qui coexistent, au cœur du processus scriptural, et qui gagnent à être interprétées moins comme une contradiction à mettre au compte des maladroites des auteurs de l'antiquité qu'au crédit d'une confrontation de PDV au cœur même de la foi hébraïque – et, en fait, au cœur de tout croyant, tant il est vrai que les théologies mettent plus ou moins l'accent sur la foi et/ou sur les œuvres, à l'instar de la théologie protestante, qui réserva à cette question un statut éminent.

Quoi qu'il en soit, on voit où je veux en venir. Contrairement à la thèse dominante selon laquelle les actions représenteraient le degré inférieur de la caractérisation des personnages (n'autorisant que des inférences), suivies par les données sur l'apparence extérieure, les gestes, les attitudes, l'accoutrement, puis à un niveau au-dessus, par la manière dont ils portent jugement sur les autres (et réciproquement), enfin leurs paroles, dans le discours direct, puis les pensées (quelles qu'en soient les formes, depuis le discours narrativisé au monologue intérieur) et, *last but not least*, les

commentaires du narrateur sur les personnages (Alter, 1999, p. 160), il me semble que l'action est riche d'enseignements. Sans rejeter le moins du monde l'idée que les paroles et pensées donnent de riches moyens d'accès à l'intériorité, force est de reconnaître que l'on ne doit pas hiérarchiser ces sources d'information, sauf à verser dans un positivisme normatif et naïf. Car après tout, on peut objecter que certaines paroles sont trompeuses, que certaines pensées disent plus la force des illusions et des fantasmes sans qu'elles ne révèlent toujours la vérité des sujets: sur ces plans, les philosophies tiennent des discours parfaitement antinomiques. Sans trancher dans ce débat où chacun fait jouer ses propres représentations, reconnaissons simplement que la hiérarchisation établie par Alter (1999), un des plus éminents spécialistes de la Bible, est sapée à la base par l'impossibilité linguistique d'établir une coupure radicale entre l'extérieur (les actes, les gestes, les vêtements) et l'intérieur (la pensée), surtout au plan linguistique. C'est au fond la leçon narratologique des PDV, dans le chapitre 17 du *Premier Samuel*, que de souligner l'importance des actes, comme critérium d'une vérité qui n'est pas que de bouche, et qui engage l'être tout entier. Je n'ai guère la place de développer, mais le lecteur aura compris, du moins veut-on l'espérer, que les techniques narratives et énonciatives du PDV sont de nature à éclairer les analyses traditionnelles du récit, de sa structure, en mettant ces structures en perspective avec l'agir et le pâtir humain, comme avec la capacité du narrateur à jouer avec les émotions et l'intellect, à travers les représentations des rapports de l'homme avec ses semblables – ou avec Dieu, si l'on croit en dieu. Cette analyse fait écho à cette profonde remarque de Bres citée dans la note 2, selon laquelle "l'organisation de la signification *procède de* et non *précède* l'action de l'homme sur le monde".

2.3. Revaloriser le rôle du narrateur, y compris (et surtout) lorsqu'il est discret, et de son discret (mais actif) lecteur coénonciateur

On l'aura compris à la lumière de l'exemple précédent, une telle approche entraîne également une réévaluation du rôle du narrateur. Il s'agit d'une part de l'existence d'une authentique perspective narrative, d'autre part de la présence du narrateur, et de son PDV, jusque et y compris au cœur du PDV des personnages, ainsi qu'en rendent compte maintes analyses de la scénographie énonciative (Rabatel, 1998, p. 137-8, 172-88), d'autres analyses encore (Rabatel, 2001, 2004a, 2005a). S'il est vrai que le narrateur est une instance, et que celle-ci s'appréhende à partir de ses actes, alors force est de constater que "le" narrateur est à la fois une abstraction commode qui repose au demeurant sur une réalité énonciative fondamentale d'être l'énonciateur primaire et dans le même temps un syncrétisme qui ne doit pas masquer les positions diverses occupées par le narrateur dans la scénographie énonciative dont il est l'organisateur. Au demeurant, une telle réflexion est de nature à enrichir la réflexion sur la complexité de la fonction-auteur, dans la lignée des travaux de Barthes 1970 et de Foucault 1969 (Rabatel et Grossmann, 2007).

Comprendre de l'intérieur les ressorts et mécanismes d'une écriture, les stratégies du narrateur est de nature à laisser des traces profondes, surtout si cette approche énonciative est vivifiée par le contact d'une histoire littéraire qui dépasse les ressassements du néolansonisme et qui s'attache à la matérialité des logiques qui structurent le champ littéraire (Bourdieu, 1992; Viala, 1985, 1999; Rosier *et al* 2000; Maingueneau, 2004) ainsi qu'aux règles qui régissent la scène d'énonciation (scène englobante, constituante de Maingueneau). En définitive, cette approche énonciative prend au sérieux l'articulation de la forme et du fond, à rebours du formalisme qui "estime si peu la forme qu'il la détache du sens" (Merleau-Ponty, 2001 [1960], p. 124-5).<sup>26</sup>

---

<sup>26</sup> Une telle démarche ne peut être pleinement signifiante que si elle s'articule avec deux autres activités qui doivent aussi être au cœur de la pratique des textes littéraires

Au terme de ce parcours, on mesure que les effets pragmatiques du PDV ne se limitent pas qu'aux textes littéraires et que la saisie de leurs mécanismes énonciatifs est éminemment utile, puisqu'elle aide à lire des discours constituants (Maingueneau et Cossutta, 1995) comme la Bible, mais aussi des discours quotidiens (comme la presse), des interactions orales etc. De plus, ces mécanismes offrent maintes passerelles pour l'étude des PDV argumentatifs et pour une compréhension en tension des relations entre récit et argumentation (Danblon, 2002; Rabatel, 2004b, 2005b) tout en invitant à développer la dimension argumentative indirecte qui découle des phénomènes d'effacement énonciatif fréquents dans les PDV en apparence objectivants. C'est en tout cas ce dont tentent de rendre compte les déplacements d'accent, dès mon ouvrage de 1998 à celui de 2004, de la construction *textuelle* DU point de vue à la construction *interactionnelle* DES points de vue.

La théorie du PDV offre ainsi au lecteur des outils privilégiés pour lui permettre de (re)tisser, à son tour, les fils du texte ou de faire, à son tour, "la synthèse de l'hétérogène" – synthèse qui ne s'effectue pas seulement dans le récit lui-même, comme le disait Ricœur, mais aussi dans l'acte même de lecture, dans l'acte de reconfiguration du récit. Dans cette perspective, le PDV ne prétend pas substituer une structure nouvelle à l'ancienne tripartition des focalisations – même si c'est en fin de compte toujours possible (Rabatel, 1997, p. 289-90) –: il entend dégager une méthode de lecture pragmatique des textes (littéraires et non littéraires) qui fasse du lecteur "le troisième dans le dialogue", selon la belle formule de Bakhtine (1984, p. 332), qui lui permette de prendre toute sa part dans la co-construction des interprétations sur la base des instructions du texte.

---

à l'école, je veux parler de l'articulation lecture/écriture et du travail sur tout ce qui fait le contexte de l'œuvre littéraire. Je ne mentionne cette question qu'en passant, faute de place, mais elle est décisive sur un plan didactique (Rabatel, 2004b, 2005b).

RABATEL, Alain. Analyse énonciative du point de vue, narration et analyse de discours

## BIBLIOGRAPHIE

- ALTER, R. (1999) *L'art du récit biblique*. Bruxelles: Lessius.
- AMOSSY, R. (2006) *L'argumentation dans le discours*. 2<sup>e</sup> éd. Paris: Armand Colin.
- AMOSSY, R.; MAINGUENEAU, D. (éds) (2003) *L'analyse du discours dans les études littéraires*. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.
- BAKHTINE, M. ([1979] 1984) *Esthétique de la création verbale*. Paris: Gallimard.
- BAL, M. (1997) *Narratologie*. Paris: Klincksieck.
- BANFIELD, A. ([1982] 1995) *Phrases sans parole. Théorie du récit et du style indirect libre*. Paris: Seuil.
- BALLY, C. (1965) *Linguistique générale et linguistique française*. 4<sup>e</sup> éd. Berne: Francke.
- BARTHES, R. (1970) L'ancienne rhétorique. *Communications*, 16, p. 172-229.
- BOURDIEU, P. (1992) *Les règles de l'art*. Paris: Seuil.
- BRES, J. (1994) *La narrativité*. Louvain-La-Neuve: Duculot.
- CHARAUDEAU, P.; MAINGUENEAU, D. (2002) *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris: Seuil.
- COHN, D. ([1978] 1981) *La transparence intérieure*. Paris: Seuil.
- COMBETTES, B. (1992) *L'organisation du texte*. Metz: Ceted, Université de Metz.
- DANBLON, E. (2002) *Rhétorique et rationalité. Essai sur l'émergence de la critique et de la persuasion*. Bruxelles: Editions de l'Université de Bruxelles.
- DELORMAS, P. (2006) *Genres de la mise en scène de soi. Les "autographies" de Jean-Jacques Rousseau*. Thèse (Doctorat) - Université de Paris 12-Val de Marne.
- DUCROT, O. (1984) *Le dire et le dit*. Paris: Éditions de Minuit.
- FOUCAULT, M. ([1969] 2001) Qu'est-ce qu'un auteur? In: *Dits et écrits*. Paris: Gallimard, t. 1, p. 817-49.
- FOREST, R. (2003) Empathie linguistique et point de vue. *Cahiers de Praxématique*, 41, p. 85-104.
- GENETTE, G. (1983) *Nouveau discours sur le récit*. Paris: Seuil.
- \_\_\_\_\_. (1972) *Figures III*. Paris: Seuil.
- GRIZE, J.-B. (1990) *Logique et langage*. Gap, Paris: Ophrys.
- JOUVE, V. (1992) *L'effet-personnage dans le roman*. Paris: Presses Universitaires de France.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1981) *L'énonciation. La subjectivité dans le langage*. Paris: Armand Colin.
- KOREN, R. (1996) *Les enjeux éthiques de l'écriture de presse et la mise en mots du terrorisme*. Paris: L'Harmattan.
- LABOV, W. ([1972] 1978) La transformation du vécu à travers la syntaxe narrative. In: *Le parler ordinaire*. Paris: Minuit.
- LINTVELT, J. ([1981] 1989) *Essai de typologie narrative*. Paris: José Corti.
- MAINGUENEAU, D. (2004) *Le discours littéraire*. Paris: Armand Colin.

*Filol. lingüíst. port.*, n. 9, p. 345-368, 2007.

MAINGUENEAU, D.; COSSUTTA, F. (1995) L'analyse des discours constitutants. *Langages*, 117, p.112-25.

MERLEAU-PONTY, M. ([1960] 2001) *Signes*. Paris: Gallimard.

PICARD, M. (1986) *La lecture comme jeu*. Paris: Minuit.

PLANTIN, C. (2002) Analyse et critique du discours argumentatif. In: KOREN, R.; AMOSSY, R. (éds). *Après Perelman. Quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques?* Paris: L'Harmattan, p. 229-63.

RABATEL, A. (2007a) Points de vue et représentations du divin dans 1 Samuel 17, 4-51: le récit de la Parole dans le combat de David contre Goliath. In: ASURMENDI, J.; BURNET, R.; COMBET-GALLAND, C.; FLICHY, O. (éds). *Le point de vue dans la Bible*. Paris: Cerf.

\_\_\_\_\_. (2007b) Pour une narratologie énonciative ou pour une approche énonciative des phénomènes narratifs ? In: SCHAEFFER, J.-M.; BERTHELOT, F.; PIER, J. (éds). *La narratologie aujourd'hui*. Paris: Éditions de l'EHESS/CNRS.

\_\_\_\_\_. (2005a) Analyse énonciative et interactionnelle de la confidence. A partir de Maupassant. *Poétique*, 141, p. 93-113.

\_\_\_\_\_. (2005b) La narrativisation d'un texte argumentatif: résolution des conflits et argumentation propositive indirecte. In: BOUCHARD, R.; MONDADA, L. (éds). *Les processus de la rédaction collaborative*. Paris: L'Harmattan, p. 227-55.

\_\_\_\_\_. (2005c) La visée des énonciateurs au service du lexique: points de vue, (connaissance et) images du monde, stéréotypie. In: GROSSMANN, F.; PAVEAU, M.-A.; PETIT, G. (éds). *Didactique du lexique: langue, cognition, discours*. Grenoble: ELLUG, p. 229-45.

\_\_\_\_\_. (2005d) La part de l'énonciateur dans la construction interactionnelle des points de vue. *Marges linguistiques*, 9, p.115-36. Disponible en <<http://www.marges-linguistiques.com>>.

\_\_\_\_\_. (2004a) Effacement argumentatif et effets argumentatifs indirects dans l'incipit du *Mort qu'il faut* de Semprun. *Semen*, 17, p. 111-32.

\_\_\_\_\_. (2004b) *Argumenter en racontant*. Bruxelles: De Boeck.

\_\_\_\_\_. (2003) Le dialogisme du point de vue dans les comptes rendus de perception. *Cahiers de Praxématique*, 41, p.131-55.

\_\_\_\_\_. (2001) Fondus enchaînés énonciatifs. Scénographie énonciative et points de vue. *Poétique*, 126, p. 151-73.

\_\_\_\_\_. (2000) Un, deux, trois points de vue ? Pour une approche unifiante des points de vue narratifs et discursif. *La Lecture Littéraire*, 4, p. 195-254.

\_\_\_\_\_. (1998) *La construction textuelle du point de vue*. Lausanne/Paris: Delachaux et Niestlé.

\_\_\_\_\_. (1997) *Une histoire du point de vue*. Paris: Klincksieck; Metz: CELTED.

RABATEL, A.; GROSSMANN, F. (2007) Figure de l'auteur et hiérarchisation énonciative. *Lidil*, 35, p. 9-23.

RICŒUR, P. (1983) *Temps et récit 1*. Paris: Seuil.

RABATEL, Alain. Analyse énonciative du point de vue, narration et analyse de discours

RIVARA, R. (2000) *La langue du récit. Introduction à la narratologie énonciative*. Paris: L'Harmattan.

ROSIER, L. (1999) *Le discours rapporté*. Bruxelles: Duculot.

ROSIER, J.-M.; DUPONT, D.; REUTER Y. (2000) *S'approprier le champ littéraire*. Bruxelles: De Boeck.

VIALA, A. (1999) L'éloquence galante, une problématique. In: AMOSSY, R. (éd.). *Images de soi dans le discours*. Lausanne/Paris: Delachaux et Niestlé, p. 179-95.

\_\_\_\_\_. (1985) *Naissance de l'écrivain*. Paris: Editions de Minuit.

VITOUX, P. (1982) Le jeu de la focalisation. *Poétique*, 51, p. 359-68.

**RESUMO:** Este artigo mostra que a análise enunciativa do ponto de vista (PDV), em ruptura com a tipologia das focalizações de Genette, pode renovar parcialmente a narratologia, sob a condição de substituir a abordagem imanentista da narrativa por uma análise interacional da narração. O artigo apresenta, em primeiro lugar, a abordagem enunciativa do PDV, em apoio às teorias ducrotianas, e, sobre esta base, propõe diversas modalidades de PDV (representado, recontado, assertado) que dão corpo ao ponto de vista das personagens ou do narrador modificando sensivelmente as análises de Genette. Em uma segunda parte, o artigo focaliza o papel dos PDV na narração, notadamente na reavaliação das dimensões cognitivas e pragmática da mimesis, depois nos mecanismos inferenciais-interpretativo, próximos ao sistema de simpatia de Jouve, enfim na revalorização do papel do narrador – uma vez que este último se constrói ao mesmo tempo que constrói suas personagens.

**PALAVRAS-CHAVE:** Abordagem enunciativa do ponto de vista; análise interacional da narração; dimensões cognitiva e pragmática da mimesis; mecanismos inferenciais-interpretativos.

Approche énonciative du point de vue, Analyse interactionnelle de la narration; dimensions cognitive et pragmatique de la mimesis ; mécanismes inférentiels-interprétatifs  
Approche énonciative du point de vue, Analyse interactionnelle de la narration; dimensions cognitive et pragmatique de la mimesis ; mécanismes inférentiels-interprétatifs.